

GAÉTAN BÉLANGER, *Les boomers sont-ils coupables ?*,
Montréal, M Éditeur, 2015. 144 pages

Martin Blais

Volume 10, numéro 3, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82557ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

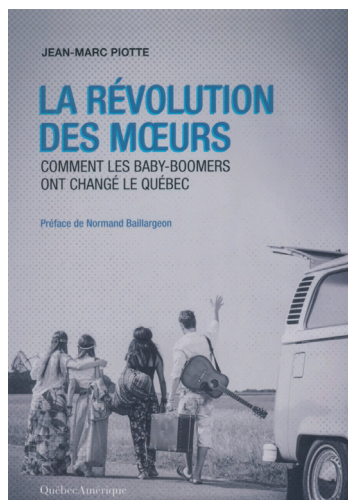
Citer ce compte rendu

Blais, M. (2016). Compte rendu de [GAÉTAN BÉLANGER, *Les boomers sont-ils coupables ?*, Montréal, M Éditeur, 2015. 144 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(3), 18–19.

ENCORE LES BOOMERS!

Décidément, il semble que si au plan démographique ce qu'on a nommé le baby-boom est terminé, les baby-boomers font encore parler d'eux; du moins si on en juge par la production intellectuelle québécoise des derniers mois. Ainsi, trois essais parus récemment traitent de ce phénomène, réel ou imaginaire. Gaétan Bélanger s'efforce de démontrer que tous les maux qu'on attribue à cette génération tiennent plus du préjugé que de l'analyse rigoureuse des faits. Jean-Marc Pottle, quant à lui, soutient que la génération du baby-boom, la sienne, a été révolutionnaire et qu'elle a été à l'origine d'une révolution des mœurs dont chacun profite encore. Enfin, Catherine Bonvalet, Ignace Oazabal, Michel Oris, et al. ont dirigé un collectif qui s'est attardé sur des comparaisons entre la France et le Québec en ce qui concerne le processus familial des générations du baby-boom. Bref, ceux et celles que la problématique intéresse seront gâtés.

JEAN-MARC POTTÉ
LA RÉVOLUTION DES
MŒURS : COMMENT
LES BABY-BOOMERS
ONT CHANGÉ LE
QUÉBEC
 Montréal, Éditions
 Québec Amérique, 2016,
 116 pages



Jean-Marc Pottle, on dirait bien, a écrit ce petit livre pour rap-
 peler à tous les jeunes Carrés
 rouges qui ont fait le printemps
 érable en 2012 que sa génération,
 celle des baby-boomers, a été, elle,
 vraiment révolutionnaire. Non seulement a-t-elle fait la Révolution
 tranquille, elle aura en outre apporté une véritable révolution des
 mœurs dont chacun profite encore. Je signale tout de suite que
 Pottle prend bien soin de distinguer diverses luttes sociales et de
 montrer que les acquis des femmes à cette époque sont surtout
 attribuables aux luttes féministes. En revanche, il laisse passable-
 ment dans l'ombre les luttes nationalistes.

Même si l'auteur a fait des efforts pour donner au livre une
 certaine facture universitaire, on a essentiellement droit à un récit
 glorificateur, celui d'une génération, la sienne, qui a rompu avec le
 Québec d'antan, qui a complètement changé la politique et les ins-
 titutions du Québec et qui a créé un nouveau mode d'être ensemble
 au sein duquel l'individu occupe beaucoup plus de place. La straté-
 gie narrative de Pottle est simple: on affirme d'abord la complète
 prédominance de la société traditionnelle avant 1960; ensuite, on
 fait entrer les baby-boomers par qui advint le changement; puis, on
 affirme le caractère total du dit changement.

Nous avons droit en fait à deux récits brossés à grands traits. Le
 premier est celui de la Révolution tranquille et Pottle réitère la bonne
 vieille idée de la rupture complète que pourtant bien des historiens
 et sociologues avaient nuancée depuis longtemps¹ (et pas seulement
 Lucia Ferretti, que Pottle ne semble pas estimer). Le second récit
 est consacré à la révolution des mœurs. L'auteur démarre en nous
 rappelant qu'avant les années 1960, il n'y avait guère, au Canada
 français traditionnel et clérical, qu'un seul mode de vie, qu'il était
 articulé autour de la famille traditionnelle surveillée de près par un
 clergé surabondant. Dans ces deux récits, on l'aura compris, le rôle
 principal revient aux militants (qui ont mené diverses luttes pour
 l'égalité et la liberté) et aux intellectuels qui, actifs dans diverses
 revues, ont apporté la conscience claire nécessaire à l'action.

Si on cherche autre chose qu'un récit d'autocongratulation col-
 lective, ce livre est passablement décevant parce que la thèse centrale
 est, ma foi, assez convenue et parce qu'on n'apprend vraiment pas
 grand-chose, ni sur la Révolution tranquille, ni sur l'évolution des
 mœurs, ni sur l'essor du féminisme. Selon moi, ce n'était pas vrai-
 ment possible, et ce, pour trois raisons. Premièrement, parce que
 toute la démarche de Pottle procède d'une finalité identitaire (réaffir-
 mer la «nature révolutionnaire» de sa génération). Deuxièmement,
 parce que la démarche se résume à trouver le moyen de «confir-

mer» une thèse établie dès le départ. Troisièmement, parce que
 l'auteur ne mobilise pas une preuve historiographique consistante.

De-ci de-là néanmoins, on trouvera des intuitions puissantes.
 Par exemple, celle-ci aux accents de sociologie classique (qui évoque
 évidemment Durkheim) que l'on retrouve en toute fin de parcours:
 le niveau de solidarité que l'on observe dans les sociétés est inverse-
 ment proportionnelle à la marge de liberté accordée aux individus.
 Voilà qui se discute, mais qui est tout à fait intéressant! Il est triste
 que Pottle n'ait nullement cherché à développer.

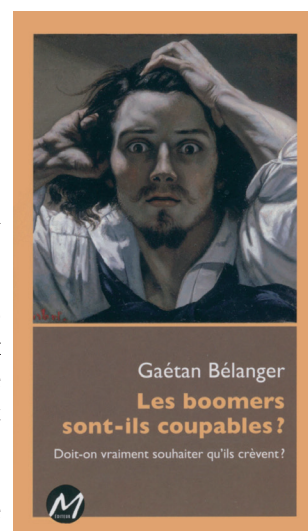
PS: il y a quelque temps, Louis Gill a écrit un petit livre un peu
 méchant dans lequel il faisait valoir que la pensée de Pottle n'avait
 rien de marxiste malgré l'étiquette qu'on donne souvent à notre
 auteur². Le présent essai apporte une confirmation probante du
 jugement de Gill: malgré un évident positionnement à gauche et
 quelques tirades anticapitalistes, on ne trouvera rien dans le livre de
 Pottle qui s'approche d'une quelconque analyse «matérialiste» des
 situations... Il s'agit plutôt d'une forme assez traditionnelle d'écrire
 l'histoire: un récit laudateur mettant en scène quelques grands
 acteurs visionnaires.

Martin Blais
 Université Saint-Paul

GAÉTAN BÉLANGER
LES BOOMERS SONT-ILS
COUPABLES?
 Montréal, M Éditeur, 2015.
 144 pages

Dans ce petit livre, Gaétan
 Bélanger s'intéresse à toutes
 ces interventions publiques qui,
 avec régularité, s'en prennent aux baby-
 boomers en des termes acrimonieux
 et véhéments. L'auteur entreprend de
 faire valoir que, si on le regarde avec
 un peu de minutie et de sérieux, ces
 interventions, aussi sonores soient-elles,
 reposent sur des bases fragiles, voire
 souvent fallacieuses. Au premier chef,
 le livre est un appel à plus de rigueur et à un peu moins d'outrance.

Bélanger rappelle pour commencer que cette génération,
 composée d'individus nés entre 1946 et 1965, se caractérise bien
 banalement par son nombre. Elle est le résultat d'un fort taux de
 natalité qui est la conséquence d'un très grand nombre de mariages
 et le fait que les femmes n'étaient pas encore entrées massivement
 sur le marché du travail. Le nombre élevé des mariages est par ail-
 leurs attribuable pour une large part à la fin de la guerre et à la fin
 de la dépression qui a accablé la décennie précédente. Partant de
 ces considérations (que je simplifie un peu), Bélanger s'étonne de
 tout cet emballement qui transforme la caractéristique du nombre
 en une représentation essentialiste des baby-boomers: on attribue à
 cette génération tout un ensemble de traits peu glorieux et d'ambi-
 tions égoïstes. On lui attribue aussi la lourde responsabilité d'avoir
 plombé le futur des générations suivantes. Bien des auteurs feront



¹ Je pense notamment à Bourque et Duchastel (*Restons traditionnels et progressifs*
 Pour une nouvelle analyse du discours politique. Le cas du régime Duplessis au Québec,
 Boréal, 1988).

² Louis Gill, *Autopsie d'un mythe. Réflexions sur la pensée politique de*
Jean-Marc Pottle, M Éditeur, 2015.

dans la foulée les portraits des générations X et Y et construiront des typologies où l'on oppose les traits dominants des diverses générations en donnant bien entendu le mauvais rôle aux boomers. Bélanger fait alors valoir qu'il suffit de quelques coups de sonde dans les faits pour apercevoir la fragilité de ces représentations. En observant et comparant les conditions de vie des individus des générations en cause, les contrastes apparaissent beaucoup moins nets qu'on l'aurait voulu. Il en va de même pour les comportements et les valeurs.

Puis, l'auteur se penche sur certains corpus d'essais et d'articles dénonçant les torts de boomers. Il en ressort à nouveau que des mises à l'épreuve factuelles très simples les font rapidement vaciller. Bélanger règle rapidement le cas des livres de Martineau (*La chasse à l'éléphant*) et d'Alain Samson (*Les boomers finiront bien par crever*): l'auteur n'a aucun mal à faire valoir que les charges de Martineau et de Samson procèdent de vues de l'esprit passablement arbitraires, qu'elles reposent sur peu de faits, et qu'elles ont été écrites sous l'impulsion d'un mouvement d'humeur, à moins que ce ne soit dans le but d'exploiter un ressentiment diffus prévalant au sein d'un certain lectorat.

Plus loin dans le livre, Bélanger étudie diverses contributions de chroniqueurs économiques, dont celles de Stéphanie Grammond et Michel Girard. Les deux chroniqueurs bien connus se sont fait entendre pour soutenir que les baby-boomers ont vidé plus ou moins les caisses de retraite et plombé le système de santé du Québec. Bélanger rétorque que, pour être minimalement sérieuses, leurs interventions auraient dû tenir compte de facteurs économiques fondamentaux comme ceux-ci : dans le cas des caisses de retraite, il faudrait notamment considérer la longévité de la population et les rendements des marchés financiers ; dans le cas du système de santé, il importerait de considérer entre autres l'évolution des habitudes de consommation d'actes médicaux (lesquelles seraient du reste assez comparables d'une génération à l'autre). Bélanger juge finalement que ces chroniqueurs ont procédé à des attributions de responsabilité collective sans avoir pris soin de faire les mises en perspective nécessaires.

Bélanger accorde plus de soin à un livre d'Éric Duhaime, l'animateur de radio et polémiste de droite que tout le monde connaît : *L'État contre les jeunes*. Dans ce livre, Duhaime établirait un lien de responsabilité entre les baby-boomers et l'établissement au Québec d'un modèle étatique qui, en plus de léguer une dette énorme aux générations qui les suivront, appauvrit le Québec. Encore une fois, l'examen de Bélanger montre l'absence de dossier factuel solide. Rien de consistant qui permette de raisonnablement avancer que, premièrement, les boomers se trouvent dans une position nettement privilégiée par rapport aux autres générations et que, deuxièmement, le modèle d'intervention étatique propre au Québec aurait eu un impact négatif sur le développement général de l'économie. Bélanger en conclut que Duhaime a construit une machine de guerre visant à attaquer sur le terrain idéologique une conception de la place de l'État dans la société québécoise (en bon libertarien qu'il est) et ce, en exploitant un certain ressentiment générationnel.

Le livre de Gaétan Bélanger est convaincant lorsqu'il avance que toutes ces interventions sur la responsabilité historique des baby-boomers ne sont guère solides si on les considère avec un minimum d'exigences relatives à la qualité de l'argumentation. C'est pourquoi l'auteur en appelle à plus d'honnêteté. Toutefois, plus on avance dans le livre, plus on voit s'esquisser une autre thèse. À savoir que l'analyse des inégalités sociales et des difficultés récurrentes qu'éprouvent les caisses de retraite, les systèmes de santé publics, etc. doit regarder ailleurs que du côté générationnel, soit plutôt du côté des réalités de classes et des pratiques fiscales. Il est clair qu'à cet égard Bélanger considère que le fameux livre de Thomas Pyketti, *Le capital au XXI^e siècle*, a ouvert des perspectives analytiques fortes et apporté des possibilités de renouvellement de la pensée de gauche.

Martin Blais

Université Saint-Paul

CATHERINE BONVALET,
IGNACE OAZABAL,
MICHEL ORIS, ET AL.
**LES BABY-BOOMERS,
UNE HISTOIRE DE
FAMILLE. UNE
COMPARAISON
QUÉBEC-FRANCE**

Presses de l'Université du
Québec, Montréal, 2015,
286 pages

Depuis la parution de *La génération lyrique*, de François Ricard, en 1994, en passant par le très irrespectueux

Les baby-boomers finiront bien par crever d'Alain Samson en 2005, on croyait qu'on en avait fini avec le phénomène baby-boomer. Mais non, voilà que Catherine Bonvalet, Ignace Olazabal, Michel Oris, assistés de huit collaborateurs ont produit un ouvrage qui se penche sur le cheminement familial de la fameuse génération lyrique de Ricard ; des petits-enfants aux «pépés-boomers» en somme. Les baby-boomers des années 90 organisaient la société, ceux de 2015 organisent leur famille, «ses différentes manières de faire et d'être.» C'est en deux mots la variable centrale de l'ouvrage. Et c'est du costaud : un collectif de près de 300 pages, écrit en caractères très serrés, avec 11 chapitres produits par autant de collaborateurs. Ne pas oublier : 11 figures et 12 tableaux ; bref, de la sociologie «hard». C'est aussi de la sociologie comparative puisque les auteurs procèdent à une comparaison des situations entre la France et le Québec.

L'ouvrage accorde une place privilégiée au rôle des femmes dans le phénomène de baby-boom puisque 5 chapitres sur 9 en traitent plus spécifiquement. On y parle ainsi des grands-mères et des mères des baby-boomers en France, des mères du Québec en relation avec la division du travail, des filles contre le modèle maternel, toujours en France. On fait également une comparaison des trajectoires d'activité des femmes issues du baby-boom entre la France et le Québec, avant de s'attarder sur la façon dont les mères baby-boomers âgées ont pu influencer le sens de l'autonomie de leurs enfants dans différents domaines. L'essai s'attarde enfin sur la grand-parentalité en France et au Québec.

Les auteurs nous disent que les premiers baby-boomers arrivent à la retraite, mais que, contrairement à leurs aînés, ils y arrivent avec un emploi du temps relativement chargé et toujours cette soif d'innover dans les relations intergénérationnelles. Mais attention, nous préviennent Bonvalet et Olazabal, il existe une grande hétérogénéité des parcours et des situations et tous les enfants du baby-boom ne sont pas des baby-boomers, ils n'appartiennent pas tous à une génération dorée et ne sont pas égaux face à la vieillesse de leurs parents. Les baby-boomers ne semblent pas avoir fait table rase du passé ; en vieillissant, ils ont retransmis à leurs enfants des valeurs ancestrales, mais en les synthétisant avec de nouvelles valeurs sociales et culturelles. Les descendants des baby-boomers ont ainsi été élevés de façon plus libre et plus autonome, plus épanouie peut-être. L'individualisme a certes progressé, mais d'autres logiques sociétales ont émergé. Bref, contrairement à ce que prédisait François Ricard il y a une vingtaine d'années, les baby-boomers ont été eux aussi victimes d'un «effet âge» et ils se sont alignés sur les traces de leurs parents, avec quand même beaucoup de nuances.

Daniel Gomez

